JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

35

1er mai 1993
paraît six fois par an
sixième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Fin de siècle

La décadence est-elle la bonne ambiance ?

L'EXISTENCE s'avère pénible pour les misanthropes. Le pessimisme le plus complet, la haine des autres, n'amènent pas forcément le bonheur. Le souci exclusif de soi non plus (1).

Au tournant des XIX et XXèmes, on vit fleurir des chardons sociaux sur le terrain rendu vague par la crise économique, la défaite de 1870, la destruction des idées religieuses, la montée des sciences et de l'industrialisation. Pullulent alors les réactionnaires, aristocratisants, antisémites et anti-Dreyfusards. Comme la droite en 1993, mais cela n'a rien à voir.

Les intellectuels, personnages nouveaux, sont «électrisés» (2) par ce monde en métamorphose, survoltés par l'inquiétude ambiante et la liberté de création qu'elle leur donne. En 1884, Huysmans écrit *A rebours*, en réaction contre le naturalisme et le roman psychologique. Petit gratte-papier au Ministère de l'Intérieur, il met en scène, dans un roman sans l'intrigue conventionnelle, un jeune aristocrate fin de race, Des Esseintes. Celui-ci, n'éprouvant que mépris pour ses congénères, écœuré par la pourriture du monde, renonce à sa vie mondaine et dévoyée pour s'isoler loin de Paris, en rase campagne.

Là, oublieux de la société, il crée de toutes pièces un monde à sa mesure. Il s'entoure des livres de ses auteurs préférés, les Latins décadents, imprimés et reliés pour lui seul, en matériaux rares et précieux. Des Esseintes met en œuvre toute son inspiration et sa méticulosité pour rendre son existence supportable : les mets les plus raffinés, la vaisselle la plus fine, l'ameublement le plus délicatement harmonieux, les quelques lectures triées entre toutes. Il fera même sertir la carapace d'une tortue de joyaux et pierres fines. La bête mourra aussitôt de cette indigestion de luxe. Avertissement. Notre dandy cherchera alors l'extase dans son «orgue à bouche», sorte de piano produisant des cocktails inédits.

L'œil d'Huysmans

Loin des hommes qu'il abhorre et des femmes qu'il ne supporte plus, dans un univers parfait, créé dans les moindres détails, prodige de l'esthétique, Des Esseintes traque les fausses notes avec férocité. Des Esseintes s'ennuie, à mourir. Son corps se révolte. Son estomac est en grève. Tous sens déréglés, il subit de pénibles hallucinations. Il devient malade et fou.

Un médecin le renvoie *in extremis* parmi les hommes, pour «se distraire comme les autres». Il lui obéit, avouant l'impasse d'une vie artificielle et solitaire.

Huysmans, lui, ne s'étant pas suicidé, est devenu chrétien, évidemment.

Mais ne nous gaussons pas trop. Dans notre fin de siècle où sévissent l'individualisme exacerbé, la surconsommation prétendument jouissive, l'humanitarisme ramolli, le nouillage (3) ravageur de cervelets, la déroute de l'idée de projets collectifs, les errances sont plus que jamais au programme et ne nous seront pas épargnées.

Mais où sont nos écrivains «électrifiés» par le nucléaire ?

C. P.

Joris-Karl Huysmans
A rebours
Babel, 1992, 343 p., Frs 15.60

(1) Le lecteur par contre est parfois aux anges. L'écriture de Huysmans est l'une des plus belles qui soient.
(2) Prochasson, *Les années électriques, 1880-1910*, La Découverte, 1991, 48 p., Frs 53.10.
(3) New Age.

Les titres de *La Distinction*

L'œil de Bourdieu voit tout page 3
La France lors du passage à l'heure d'été page 5
Enfin, voici la poésie assistée par ordinateur page 7
Les films que vous avez déjà vus page 2
Nos amis les critiques littéraires page 2
Jacques-Simon a beaucoup aimé les mémoires de Pierre page 2
Le palpitant feuilleton philologique page 8
Le courrier des lecteurs distingués page 2

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 204
1000 Lausanne 9
Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Canada : 2.80 dollars
Vénézuela : 961 néo-bol.
Pologne : 33 Mzlotys
Bohème : 5 kčs
Moravie : 7 kčs
Slovaquie : 18 kčs
Distr. d'Ostrava : 33 Mzlotys

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Charles Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Jean-Christophe Bourquin
Alain Clavien
Mad Mac
Jean-Jacques Marmier
Christian Michel
André Normand
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Marianne Sion
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Valérie Vittoz
John William

L'index des articles parus est disponible sur disquette. Mais à quoi donc pourrait-il bien servir ?

«N'est-il pas temps d'élire des magistrats compétents avant de connaître leur sexe ?»
Claude-Alain Burki, in *Tribune Socialiste Vaudoise*, fév. 93

«Profondément divisés entre gens du Haut (de tradition internationaliste et socialiste) et gens du Bas (où dominent les familles de la haute), les Neuchâtelois savent admirablement faire bloc derrière leur candidat à l'investiture ministérielle.»
Yvette Jaggi, sindyque de Lausanne, in *Domaine Public*, 25 février 1993

«Je tiens à saluer cette initiative partie de Zurich et dont le but est de rendre les universitaires attentifs à la nécessité de rester communicables.»
Pierre Ducrey, recteur attentif à cette nécessité, in *Le Nouveau Quotidien*, 11 déc. 92

«La paix est une chose si délicate que seuls des militaires peuvent la maintenir car eux seuls savent parler le langage des forces armées.»
Colonel Henri Monod, de retour du Sahara occidental, in *24 Heures* 12 mars 1993

«…si c'est là tout ce qui subsiste du fé minisme, on peut dire que ce dernier a subi ou même voulu le sort de ces expseudo-révolutions dont la fin dernière était le but premier.»
Jérôme Deshusses, qui abuse, in *Construire*, 10 mars 1993

«Penser sans imaginer est impossible, mais la pensée est loin, ici, d'être le but, si tant est que ce but ne soit pas une fin, et que cette fin ne soit pas la nôtre.»
Jérôme Deshusses, qui va bientôt être éliminé du concours pour tricherie… in *Construire*, 10 mars 1993

«[le populiste est] *celui qui lisse le poil dans le sens de la marche de l'animal qu'il veut flatter.»*
Jean Cavadini, libéral neuchâtelois, supra *RSR1 La Première*, 15 mars 1993, à 18h43

«C'est pour l'ombilic des mannes indigènes
Que les gouvernants se réparent du pouvoir;
Ainsi les Duvoisin vont-ils de scène en cènes
Où l'Ailleurs est fait sien par le terroir.»
Christophe Gallaz, *poème à Madeleine et Pierre Duvoisin*, in *Menu du Lausanne Palace*, 2.3.93

Qui pourra nous dire quel speaker de la radio romande a commis cela à deux reprises ?
«…une Helvetia avec le visage de Christiane Brunner, comme sur les pièces de 5 francs…»
Revue de presse, supra *RSR1 La Première*, 10 mars 1993, au matin

Hors concours, puisqu'il fut Champignac d'Or 1989 :
«Il ne faut pas émasculer la démocratie.»
Jean-François Leuba, Cons. nat. lib. VD, supra *RSR1 La Première*, 3 mars 1993, 18h58

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 25 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

Courrier des lecteurs

D'une certaine presse

Il n'y a pas si longtemps, je discutais avec un ami à propos de votre journal. Ce dernier me confia qu'il appréciait que les articles ne soient pas rédigés par des journalistes. Je trouvais quant à moi cet argument un peu fort de café. Mais récemment je dus lui donner raison à plusieurs reprises, et spécialement dans notre presse dite de qualité.

Ma première surprise survint la veille de la veillée de Noël (cela fait presque aussi lourd que les marrons de la dinde de ma femme, mais ce détail a son importance). Dans le *NQ* du soir en question (1), une Frédérique pas si belle d'esprit relate qu'un théologien britannique, le révérend Geoffrey Parrinder, affirme que Jésus aurait eu au moins six frères et sœurs. Et notre journaliste en déduit l'effondrement du mythe de l'Immaculée Conception. Si cette dame avait suivi ses cours de catéchisme au lieu de faire des galipettes dans les bosquets, elle aurait su que l'Immaculée Conception ne désigne pas le moment où Marie aurait fait «crac-crac» avec Dieu sait quel ange venu du Ciel, mais désigne Marie elle-même comme étant exempte du fardeau qu'est le péché originel. Il fallait pour le fils de Dieu un ventre vierge de ce péché-là. Rien à voir donc avec l'intégrité de l'hymen de Marie. Cette interprétation aurait d'ailleurs permis tous les dérapages, «Sainte Marie» patronne des branleurs..., carottes non râpées au menu des couvents le jour de l'Immaculée Conception, j'en saute et des meilleures. Il semblerait donc qu'à la suite de cet article, le seul mythe capable de s'effondrer soit celui de la compétence de certains collaborateurs du *NQ*.

Ma deuxième surprise me fut fournie par un Journaliste Écrivain que je croyais à jamais un homme de grande culture, je veux parler de Monsieur Bertil Galland. De retour de Zermatt, il nous livre dans le *NQ* du 19 janvier (2) un compte rendu du 3e symposium sur la créativité. On y apprend que Mandelbrot est le père d'une nouvelle science, la géométrie fractale, et que cette science est en étroite relation avec la théorie dite du Chaos. Or il se trouve que l'étude des fractales a commencé au début de ce siècle avec, entre autres, les travaux de messieurs Julia et Haussdorf (3), et que ces pères authentiques n'avaient pas à leur disposition des ordinateurs couleurs permettant la projection d'images surprenantes capables de couper le souffle à un auditoire repu de toasts et de champagne dont Monsieur Galland semble avoir fait partie. Quant aux prétendus liens théoriques avec le Chaos, il est prouvé depuis bientôt dix ans qu'il n'y en a pas (4). Monsieur Galland n'est pas le seul à se faire piéger par ces démonstrations de vendeurs d'aspirateurs, puisque Monsieur Alain Rebetez (5) colporta les mêmes sornettes dans l'*Hebdo* du 21 janvier.

Je vous avoue Monsieur le Rédacteur que je suis réellement perplexe devant tant d'ignorance et de mensonges. Mon ami, dont la réflexion suscita les miennes, pense qu'après avoir utilisé la religion puis la pornographie, la grande bourgeoisie tente aujourd'hui la désinformation pour abrutir le prolétariat. Il faut dire que mon ami est un ancien marxiste. Étant moi-même croyant, il m'est difficile de partager ses thèses, mais je continuerai à me soigner en lisant vos articles qui sont d'une rigueur exemplaire.

Guido von Stutz,
de Muralto

(1) Frédérique Lebel, «Jésus, fils de Joseph et frère de Jacques», *Le Nouveau Quotidien*, 23 décembre 1992.

(2) Bertil Galland, «Mandelbrot raconte comment son œil a dominé le Chaos», *Le Nouveau Quotidien*, 19 janvier 1993.

(3) G. Julia, «Sur l'itération des fonctions rationnelles», *Journal de mathématiques pures et appliquées*, 1918; F. Haussdorf, «Dimension und aüsseres Mass», *Mathematischen Annalen*, 1918.

(4) John Milnor, «On the Concept of Attractor», *Communication in Mathematical Physics*, 1985.

(5) Alain Rebetez, «Mandelbrot, l'image fait le mathématicien», *L'Hebdo*, 21 janvier 1993.

En direct de l'avenue de Rumine

Cela fait plusieurs mois que j'hésite à prendre la plume pour vous écrire. Mais, depuis que j'ai eu l'occasion de voir une photographie de vous et de l'un de vos collaborateurs dans mon journal (la *Gazette de Lausanne*) où vous aviez l'air si convenable, je me suis décidée. Mon amie, la cousine du Recteur de notre Université, m'a dit que, dans les quotidiens et les hebdomadaires qu'elle lisait, on avait aussi parlé de votre publication et du délicieux prix du maire de cette petite ville de Champagne.

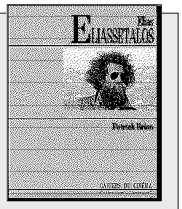
Beaucoup de nos amis du Salon du jeudi (je reçois ce soir-là tout ce qui compte dans notre ville) nous ont avoué se donner beaucoup de peine pour glisser, ici ou là, dans leurs articles et leurs discours quelque phrase à la fois bien sentie et suffisamment profonde, mais toutefois élégante dans le style, avec le secret espoir d'être un jour nominés pour ce prix si distingué.

Mais si je vous écris aujourd'hui, c'est en vérité pour vous faire part d'une certaine déception, ou plutôt de celle de mon fils aîné qui est dans la finance et qui n'a pas le temps de vous écrire (mon cadet aurait eu le temps, lui, mais il passe ses journées au manège) : vous parlez trop peu de la Crise ! Il serait pourtant de votre devoir de faire œuvre de bienfaisance en vous penchant sur les malheureux qui souffrent réellement des prix qui augmentent partout, même si cela ne gêne pas trop les personnes de qualité, comme vous et moi. Prenez exemple sur des hommes de bonne volonté comme M. Pilet, M. Hayek, M. Cotti, M. B.-H, Lévy ou M. Maucher qui n'hésitent pas à se rendre à Glion ou à Davos dans des séminaires, des forums harassants, où ils manifestent un courage exemplaire à parler de choses horribles, comme le chômage ou la pauvreté.

J'espère qu'un envoyé de votre journal pourra se rendre à Davos cet hiver pour nous rendre compte des terribles conditions de stress de ces artisans de notre prospérité qui n'hésitent pas à se plonger au cœur des vrais problèmes de notre temps.

Lydie P.-D.,
de Lausanne

Notre feuilleton :
Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante. Dans notre dernier numéro, la biographie du grand cinéaste grec Elias Eliassetalos était aussi fausse que l'existence même de ce réalisateur. En revanche, l'interview de Philippe Barraud était on ne peut plus authentique, malgré de nombreux soupçons…

Bientôt à la TV

A B Cinéma

Apparences Stephen Frears a un don pour gratter les vieilles plaies de notre société. Dans *Héros malgré lui*, il retrouve, en plus mordant, l'ironie de ses premiers films britanniques pour tourner en dérision la télévision et nous faire passer de l'autre côté du miroir aux alouettes. Aussi féroce soit-elle, la charge ne tourne jamais en démonstration et on rit, jaune.

Douleurs Plus sordide tu meurs. Autant dire que les spectateurs assez masos pour subir *Une vie indépendante* après avoir survécu à *Bouge pas, meurs et ressuscite* n'ont aucune excuse. Désespoir absolu, univers glauque, violence brute : Vitali Kanevski récidive dans le sordide. Mais il filme avec moins d'âpreté, comme si son sentiment d'urgence s'était émoussé. Avec la couleur, ses images ont perdu de leur pureté au point de sombrer dans l'esthétisme gratuit.

Musiques *Le monde des sourds* est un chant d'amour qui nous fait parcourir toute la gamme des émotions. Curieux, mais jamais voyeur, Nicolas Philibert a apprivoisé les silences de ses acteurs. Son documentaire est une réussite absolue : ni didactique ni dérangeant, mais drôle, poétique, intense.

Rires Ce n'est pas tous les mois que le cinéma nous offre une demi-heure de franche rigolade ! C'est pourquoi il ne faut manquer sous aucun prétexte *Les visiteurs* de Jean-Marie Poiré, même si, après, la satire s'essouffle et les gags se répètent. Le comique y est bien sûr visuel, mais surtout parlé et les dialogues valent à eux seuls le détour. En confrontant deux époques, les auteurs ont aussi juxtaposé leurs parlers –la langue du XIIe siècle faisant merveilleusement pendant au langage contemporain, avec ses tics, ses expressions à la mode et ses particularismes sociaux.

Vertiges Emir Kusturica est un cinéaste libre comme l'air, qui plane de fantasmes en métaphores. Il ne craint ni de voler trop haut ni de se perdre dans les nuages. En s'accordant tous les droits, il a évité toutes les facilités et les fausses pudeurs. Après *le Temps des gitans*, il nous offre, avec *Arizona dream*, son deuxième chef-d'œuvre, un film en état de grâce qui donnera des ailes aux rêveurs. *(V. V.)*

Encore un concours

Chacun le sait : nous recevons un très abondant courrier à notre case postale. Afin d'honorer comme il se doit ce vaste mouvement d'opinion, nous offrons désormais à l'auteur de la meilleure lettre du bimestre, outre la publication de son œuvre, notre nouveau et très demandé *pin's* distingué.

Faits de société

Informations inquiétantes sur les infiltrations anarchistes dans le canton de Vaud

«J'étais anarchiste de gauche au PC, je suis anar de droite au parti radical.»

Dr Francis Thévoz, député et conseiller communal radical lausannois,
in J.-M. Béguin & P. Bavaud, *Le temps des ruptures*, 1992

«J'ai également un passé au POP, très lointain il est vrai. On disait alors que j'étais un anarchiste de gauche, maintenant on me prend pour un anarchiste de droite !»

Dr Francis Thévoz, toujours député et conseiller communal radical,
in *24 Heures*, 23 février 1993

Nos amis les critiques littéraires

7 procédés littéraires qui personnaliseront vos copies

A propos de Bernard Violet, ***Cousteau, une biographie***
Fayard, 310 p., Frs 39.50

Conseil de lecture : cette fiche pratique de *La Distinction* est à lire horizontalement, citation après citation.

«J'ai fait un livre sur les services secrets de Mitterrand et c'était moins dur que pour Cousteau», confie l'auteur de cette biographie non autorisée,….	**1) L'amputation :** *«J'ai fait un livre sur les secrets de Mitterrand, écrit Bernard Violet, et c'était moins dur que pour Cousteau.»*
Or on sait aujourd'hui que tel malaise d'un plongeur a été inventé,…	**2) L'amplification :** *Ainsi, des collaborateurs réguliers de Cousteau ont dû feindre des malaises, qui ont été filmés sur le vif afin de rendre certains films plus plausibles…*
…ou que pour faire sortir un poulpe trop paresseux de son aquarium l'équipe Cousteau a balancé à la pauvre bête du chlorax de soude, afin qu'elle glisse du pont de la «Calypso» vers la mer.	**3) La réinterprétation :** *Ainsi, si un magnifique céphalopode se jette du pont du «Calypso» dans la mer, c'est qu'il a été attiré artificiellement par du chlorax de soude.*
…dans le «Monde sans soleil», la plupart des scènes intérieures tournées à Marseille et non pas en mer Rouge représentent le tiers de la durée…	**4) La simplification :** *Ainsi, «Le monde sans soleil», n'a pas été tourné en mer Rouge mais à Marseille.*
Les parrains du comité pour son épée d'académicien? Pechiney, Fiat, Rhône-Poulenc, Elf Aquitaine, le Commissariat à l'énergie atomique.	**5) La permutation :** *…selon Violet, les sociétés qui ont appuyé sa candidature à l'Académie française s'appellent Rhône-Poulenc, Elf Aquitaine, Pechiney, Fiat,…*
La fine fleur de l'écologie, en somme…	**6) L'explicitation :** *…autant de maisons qui se sont rarement manifestées par des actions écologiques exemplaires.*
Plus il y a de conflits sur la planète, plus les commandes affluent à la Spirotechnique, une filiale de L'Air liquide qui équipe une cinquantaine d'armées, et dont Cousteau est admnistrateur (à ce titre il touche 5% de royalties sur le chiffre d'affaires mondial de L'Air liquide).	**7) La condensation :** *Jacques-Yves Cousteau est enfin administrateur, rétribué jusqu'à 5% sur le chiffre d'affaires d'Air liquide, dont une des filiales, Spirotechnique, fournit en armes des pays du monde entier.*

Frédéric Pagès,
Le Canard Enchaîné, 17 mars 1993

Gilbert Salem,
24 Heures, 22 mars 1993

LES ÉLUS LUS (X)

Points d'ironie

J'étais en train de m'amuser à démontrer, citations à l'appui, que l'autobiographie politique de l'ancien Conseiller fédéral Pierre Graber (1) trahissait un goût immodéré pour le pouvoir, et que la prédominance du sport, et de ses métaphores, sur les références culturelles était le signe accablant de ce regret-

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

table penchant, quand la pensée horrible que je courais sur les brisées de Christophe Gallaz cassa net mon élan. Peut-être avait-il déjà offert à ses lecteurs dans sa chronique sportive d'autodénigrement hebdomadaire le spectacle édifiant des déchirements personnels que lui avait inspirés le sujet ?

En cherchant à vérifier, je tombai sur la critique d'un autre journaliste qui reprochait pour l'essentiel à Pierre Graber d'avoir employé «délices» au masculin (2). Un pareil pédantisme de la part d'un journal où abondent les co(q)uilles de toute sorte me poussa naturellement vers le quotidien qui récupère les déçus de la presse lémanique synergisée.

Voici le condensé de ce que je lus en lieu et place de l'exécution capitale que l'on pouvait raisonnablement espérer de la part d'un Conseiller national libéral et donc, en principe, adversaire politique (3) :

«Oui Pierre Graber est vraiment socialiste», notamment par son *«combat pour une plus grande répartition des richesses, pour un progrès social». «Il reconnaît, pourtant, que l'esprit de justice était dans les écrits des grands penseurs libéraux.»* D'ailleurs *«Il reconnaît la suprématie de l'économie de marché»*. Certes il affirme *«une position volontariste, dans la conduite de l'économie, où l'Etat et le partenaire syndical auraient un grand rôle à jouer»* alors que *«l'approche libérale craint la démobilisation des preneurs de décision»*. Mais *«par là même, Pierre Graber démontre qu'il est un vrai spécialiste; un de ceux, aussi, qui ne se fait* (sic) *pas d'illusion sur le mouvement du monde et n'a rien, par conséquent, du pacifiste»*.

Je n'avais pas fini de rire de ce modèle de récupération politique, habilement saupoudré de louanges pour le livre lui-même – *«Mémoires et réflexions, sur ces activités successives, accrochent le lecteur par la clarté et la précision du propos», «Il s'agit d'un très bon livre, dont le contenu, le style limpide, la densité, et l'honnêteté attachent du début à la fin», «Oui, vraiment, un très bon livre, à lire avec grand profit»* –, et je me demandais s'il était possible qu'un journaliste pût écrire un pareil article sérieusement d'un bout à l'autre, quand je remarquai une curiosité typographique qui m'avait échappé jusque-là. La dixième ligne de la première colonne était, sans raison, imprimée en italique: *«telligence, de sincérité, de fidélité mais»*. En regardant de plus près je vis que les caractères étaient imprimés grossièrement, en «mode points», et paraissaient déformés. Je vérifiai rapidement: il n'y avait pas d'autres italiques dans l'article. Je compris alors qu'il ne pouvait s'agir là que du clin d'œil que le journaliste avait glissé pour les lecteurs avertis. En fait, il avait sans s'en rendre compte inventé les «points d'ironie». Moins précise que le point d'ironie proposé au début du siècle et qui indique une ironie locale, la ligne entière qui paraît se gondoler suggère judicieusement l'ironie de tout un texte. Désormais lorsqu'un auteur voudra mettre en garde ses lecteurs contre lui-même, il lui suffira, à l'instar de Jacques-Simon Eggly, de demander d'imprimer au hasard une ligne du texte en mode «points d'ironie».

M. R.-G.

1) Pierre Graber: *Mémoires et réflexions*, Editions 24-Heures, 92.

2) Gérard Delaloye, *Le Nouveau Quotidien*, 22.11.92

3) Jacques-Simon Eggly: «Pierre Graber: mémoires et réflexions», *Journal de Genève*, 13.3.93

“Comprendre, dit-il, c’est la seule politique !”

ENCORE un livre sur la pauvreté… Et encore un Bourdieu, et de presque 1’000 pages cette fois : avec un papier si fin qu’il en devient transparent, un titre pompeux, une couverture qui joue des mots entre France et souffrance… Aïe ! se dit-on au premier abord. Et on a tort.

Car le dernier livre signé du célèbre professeur au collège de France est tout simplement remarquable. Il vaut la peine d’être lu, malgré quelques défauts finalement assez mineurs : une pratique des jeux de mots qui en devient insignifiante à force d’être prévisible (1), des rages (contre les journalistes, contre les sondages) trop vivement ressenties qui lui font oublier d’où il parle et d’où il écrit (2), une mise en page approximative, un index trop incomplet pour être utilisable (3), etc.

Rendre publics des propos privés

Le projet de ce livre est de donner à voir la souffrance au quotidien, en France essentiellement. Dans ce qu’elle a de plus tragique et de plus commun, de montrer ce qui est omis parce que trop évident ou trop quotidien pour être remarqué ou tout simplement raconté.

Bourdieu et son équipe ont réalisé des dizaines d’interviews, utilisant une méthodologie à la fois rigoureuse et non-conformiste, pour permettre de comprendre ce qui se passe dans la misère au quotidien. La *compréhension* a été, en effet, la base de ces entretiens : «[…] *l’entretien peut être considéré comme une forme* d’exercice spirituel, *visant à obtenir, par* l’oubli de soi, *une véritable conversion du regard que nous portons sur les autres dans les circonstances de la vie.»* Un «amour intellectuel : *un regard qui consent à la nécessité»* (4). Des mots qu’on n’a pas l’habitude de lire chez les sociologues bon teint.

C’est donc à un passionnant travail d’intelligence de la logique dans laquelle des individus sont enfermés de par leur position (5) que Bourdieu s’est lancé, réussissant l’exploit d’abandonner pour une fois (presque) complètement tout jargonnage.

Apercevoir les «petites misères»

C’est la perspective qui est intéressante. Les interviews sont regroupées, selon une logique de posture : d’où l’on est, d’où l’on parle. Les lieux (banlieues…), les représentants de l’Etat, les gens en déclin (agriculteurs, ouvriers), l’école, l’immigration, l’hôpital. On fait même un voyage aux States, cette utopie à l’envers : comme le dit un éminent dentiste qui se targue de politique sociale *«aujourd’hui les adversaires de nos idées* (6) [ne prennent plus le train pour Moscou mais celui] *pour les Etat-Unis»* (7).

L’œil de Bourdieu

Il faut lire l’interview de la femme-policier, vivant durement sa position de femme, de flic, vivant le «désordre d’un agent de l’ordre». Il faut parcourir les descriptions au quotidien du travail de ces ouvriers de chez Renault, à la chaîne, les subtiles hiérarchies qui les séparent des intérimaires. Il faut se pénétrer du quotidien de ce chômeur, ne comprenant pas ce qui lui arrive, de cette militante du Front national, perdue dans une logique qui n’a pas de sens pour elle, de ce loubard, ne sachant à qui se référer et «lisant robot», de ces immigrés, ayant tout fait pour s’intégrer, mais rejetés de la bonne société dès que, pour des raisons de santé, ils ne peuvent plus en être les larbins.

Penser la politique sociale

Et ainsi, mieux comprendre de quoi est faite la misère, ce qu’elle peut entraîner, et, en creux, réaliser l’indécence de certaines politiques sociales: «[…] *en parfaite conformité avec la vision libérale, l’aide directe* [en argent] *“réduit la solidarité à une simple allocation financière” et vise seulement à permettre de consommer (ou à inciter à consommer davantage) sans chercher à orienter ou à structurer la consommation. On passe ainsi d’une politique d’Etat visant à agir sur les structures mêmes de la distribution à une politique visant à corriger les effets de la distribution inégale des ressources en capital économique et culturel, c’est-à-dire à une charité d’Etat destinée, comme au bon temps de la philanthropie religieuse, aux “pauvres méritants”»* (8).

Qui a dit qu’il fallait (re)«penser la politique» ?

J.-P. T.

Sous la direction de Pierre Bourdieu
La misère du monde
Seuil, 1993, 948 p., Frs 53.20

(1) Il aurait sûrement titré cette critique: Questions (de) notables.

(2) Ce qui est le comble, pour Bourdieu…

(3) Il connaît «bénévolat», mais pas «bénévole», «RMI» mais pas «Revenu minimum», etc.

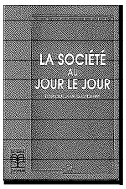
(4) Pp. 912 sqq.

(5) On ne peut s’empêcher de constater que certaines interviews, comme celles avec des militants du Front National, sont plus marquées du sceau de la condescendance que de celui de la compréhension.

(6) Il exagère. Les libéraux n’ont pas des idées, ils en ont une : déréglementer.

(7) Claude Reichman in *Le Monde des débats*, janvier 1993.

(8) Pp. 222-223.



Claude Javeau
La société au jour le jour, écrits sur la vie quotidienne
De Boeck Université, 1991, 292 p., Frs 51.80

Des textes assemblés, qui ont comme point commun de parler de la sociologie du «quotidien». Que recouvre-t-elle ? Comment différents auteurs abordent-ils le quotidien ? Quels problèmes pose-t-il au sociologue ?

On est un peu déçu de ne pas trouver ici plus de textes portant directement sur la vie quotidienne, «au jour le jour», mais on se console en lisant les pages très intéressantes sur les enquêtes par questionnaire (pp. 125 sqq.) ou sur les sondages (pp. 227 sqq.). Javeau reste un méthodologue précis (auteur aussi d’un utile mais épuisé *Les sondages en question*, 1977), et c’est là sans doute sa principale qualité. *(J.-P. T.)*

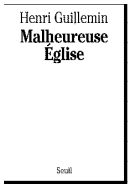
(Publicité)

Editions du Bourg

Collection «Eclairages»
Un éditeur
à l’écoute des auteurs,
pour que vive le livre.

Sortie de livres

Daniel Lerchi - Cp 82 - 1170 Aubonne - Tél. 021 808 73 66 0 - Fax 808 73 69



Henri Guillemin
Malheureuse Eglise
Seuil, octobre1992, 246 p., env. Frs 37.–

Guillemin faisait partie de ces catholiques qui pensent que l’Eglise pourrait être autre si seulement elle s’en était tenue au message christique véritable. Déçu et blessé, il ne peut s’empêcher de ressasser les «fautes», les erreurs d’aiguillage idéologique et les choix politiques qui l’ont faite ce qu’elle est aujourd’hui : une espèce de monstre fossile régie par un pontife de type médiéval qui, sous cette forme, est «condamnée à disparaître pratiquement et assez vite». C’est avec une délectation masochiste que le vieil historien énumère les plus importantes contradictions entre les divers textes doctrinaux fondateurs, et qu’il narre l’invention tardive et rocambolesque parfois de certains dogmes réputés depuis intangibles. Avec un humour assez corrosif parf moments, comme dans ces quelques pages sur les exploits sexuels du Saint-Esprit, la virginité de Marie et les problèmes posés par un accouchement qui ne brise pas le précieux hymen… Quant à Jean-Paul II, Guillemin n’a pas de mots trop durs pour ce pape qu’il considère comme le fossoyeur du catholicisme.

Catholique fidèle, pratiquant, Guillemin n’a pourtant jamais rompu avec cette «malheureuse Eglise». Espérons que là où il se trouve aujourd’hui –il est mort il y a quelques mois– on lui a su gré de cette difficile et douloureuse fidélité. *(A. C.)*

Pauvres minables misérables, piteux pitoyables indigents paresseux méchants et chétifs

EN son temps, Michel Foucault avait eu un grand dessein : montrer, au travers de l’histoire sociale, comment la folie avait été traitée par la société. Cela lui avait permis d’obtenir le titre de docteur d’Etat et de publier sa désormais fameuse *Histoire de la folie à l’âge classique*.

Vingt ans après, Philippe Sassier conçoit le même plan à propos de la pauvreté. Il y a là une évolution intéressante des préoccupations sociales du XXe siècle : dans les années 70, les thèmes de l’enfermement, du traitement des «malades mentaux» étaient sur le devant de la scène. L’antipsychiatrie se développait, participant souvent d’ailleurs de la vision d’une société persécutant de manière délibérée (voire même carrément méchante) ses membres.

Aujourd’hui, le sujet à la mode, c’est la pauvreté. Comme naguère Christophe Colomb l’Amérique, on «découvre» que notre société produit de la pauvreté : en Suisse, en moins de cinq ans, les cantons de Bâle, de Berne, du Jura, de Neuchâtel, de Saint-Gall, du Valais et de Zurich ont sorti «leur» étude sur «leurs» pauvres, avec «leur» méthode particulière et «leur» définition de la pauvreté. Rassurez-vous, le canton de Vaud –et séparément (!) la commune de Lausanne– devraient faire de même très prochainement. L’étude de Sassier est donc bien dans l’air du temps. Disons même qu’elle vient à point nommé : il fallait bien un jour que quelqu’un s’attelle à montrer comment et pourquoi la notion de pauvreté s’est transformée à travers les siècles.

Si le propos de Philippe Sassier est ambitieux, le résultat est un peu plus mitigé.

Certes, il montre de manière remarquable comment la société européenne a défini la pauvreté et l’aide aux pauvres entre les XVIe et XIXe siècles. *«Entre la seconde moitié du XVIIe et la Révolution, faudrait-il donner un raccourci de l’évolution du thème de la pauvreté, on pourrait emprunter le chemin de traverse que voici : les pauvres, qui évoquent au moment des édits de renfermement la marginalité dangereuse, en viendront à constituer, à l’issue de cette période, un élément essentiel de l’idée de Peuple, celui en qui toutes vertus se rejoignent et que l’on reconnaît pour maître, au moins théoriquement.»* (p. 126) Parallèlement, il montre aussi très bien comment s’est développé le sentiment du *«plaisir délicat de faire du bien»* (p. 178).

Par contre, il est moins convaincant dans la première partie (la pauvreté chez les Grecs) et dans la dernière partie (la pauvreté d’aujourd’hui), qui semblent un peu bâclées (comme si, hypothèse gratuite, le directeur de thèse de l’auteur avait exigé ces deux «chapeaux» sans pour autant que Philippe Sassier ait les moyens de bien les remplir).

Du bon usage des pauvres est cependant un livre fondamental. A conseiller à toute personne qui veut réfléchir sur le traitement de la pauvreté et des pauvres ou sur l’assistance qui leur est «offerte». Car l’œuvre de Philippe Sassier fourmille d’intelligence, de remarques souvent très pertinentes, comme par exemple celle-ci: *«L’assistance [1762] est certes posée comme une obligation, une “dette inviolable et sacrée”, mais ces deux adjectifs accolés au mot “dette” montrent bien que, au bout du compte, il y a du transcendant, du “pour rien” dans ce devoir-là; on pressent déjà, ici, l’ambiguïté fondamentale sur laquelle reposera, au XXe siècle, la notion de solidarité.»* (p. 193)

Vous avez dit: «Bal de l’entraide ou bourse d’études» ?

J.-P. T.

Philippe Sassier
Du bon usage des pauvres,
histoire d’un thème politique, XVIe-XXe siècle
Fayard, 1990, 450 p., Frs 52.20

Informations inquiétantes sur l’état physique et mental des officiers d’état-major

«En commençant par une entrée au 9 mm SIG, puis en passant au menu principal composé d’un Ruger .22 Long Rifle, d’un .357 Magnum, d’un Smith + Wesson 645 et d’un Beretta. pour arriver enfin au “dessert” de la soirée, un Desert Eagle .64 Magnum et .50 AE (127 mm!), se terminant par une rafale à la “Kalaschnikov”. Voilà le menu “explosif” qui nous fut servi ce soir-là !

Après une bonne heure dans l’atmosphère de la “poudre”, les tireurs se sont ensuite rendus au café Tortellino où leurs épouses les attendaient.

Un grand merci à Jean-Philippe pour cette initiation de qualité. Il nous a mis l’eau à la bouche.»

Cap. F. D. Andréani, président central de la Société suisse des secrétaires d’état-major in *Le secrétaire d’état-major*, n° 4, décembre 1992

Nouveautés

Elena Gottraux-Biancardi et alii
Air pur, eau claire, préservatif.
Tuberculose, alcoolisme, sida: une histoire comparée de la prévention
En Bas, 1992, 247 p., Frs 34.–

Dieu est bon, mais comme il doit être juste aussi, il est parfois contraint d'être dur. Cette dureté se manifeste de diverses façons, car Dieu est imaginatif, Job en a fait l'expérience. La maladie est l'une des épreuves favorites qu'Il inflige soit pour tester la fidélité d'un gentil –peut-être trouve-t-Il les gentils ennuyeux à force de gentillesse– soit pour punir des méchants. Pratiquement, en cas de maladie, il n'est pas toujours simple de savoir ce que Dieu vous veut; il faut alors toujours se renseigner auprès d'un Jésuite très vieux et très sage avant de consulter un médecin.

Nos Autorités le savent bien, et depuis longtemps. Elles savent depuis toujours que l'homme est seul responsable de son malheur, que la tuberculose, le delirium tremens comme le sida sont avant tout des maladies morales, des punitions physiques pour des comportements moraux répréhensibles. Et elles ont toujours eu l'audace politique de tirer de cette analyse des conclusions fermes et courageuses. Vivent nos Autorités, vive la maladie, vive Dieu… *(A. C.)*

Quels sont les mots tabous en Suisse romande en 1993 ? A cette grave question ethnologique, les muséographes vaudois viennent de répondre. Il y a trois trimestres, l'intitulé de l'exposition était «Eau claire, crachoir et préservatif, alcoolisme, tuberculose et sida» (*Le Courrier de la prévention-Etat de Vaud*, n°3, juin 1992). Les niaiseux qui croient encore que le préservatif, la chose comme le mot, est un combat, ceux-là ont tout faux : c'est «crachoir» qui a été pudiquement remplacé par «air pur». C'est sans doute *hygienically correct*. *(C. S.)*

Hans-Ulrich Jost
Les avant-gardes réactionnaires
La naissance de la nouvelle droite en Suisse 1890-1914
En bas, 1992, 186 p., Frs 31.–

La démonstration a été menée plusieurs fois pour la France, non sans débats : vers 1900 apparaissent de nouvelles droites qui se distinguent par un discours nouveau et par des modes d'intervention politique inédits. Eh bien! pour la Suisse, ce serait un peu la même chose.

Cette nouvelle droite helvétique qui émerge au tournant du siècle, Hans-Ulrich Jost la caractérise par quelques points : un discours mêlant des notions modernes et technocratiques à des références conservatrices et réactionnaires, la création d'organisations qui refusent d'être assimilées à des partis politiques classiques, le refus du discours politique rationnel et son remplacement par un discours culturel et artistique qui se veut contestataire et frondeur mais qui, en même temps, privilégie les références floues à une Suisse mythique…

En conclusion, Jost avertit son lecteur : les études manquent sur cette période et cette problématique. Son livre ne se veut donc pas une impossible et prématurée synthèse, mais un ensemble de suggestions, de mises en relation à la lumière de concepts empruntés entre autres à Fritz Stern, d'hypothèses osées parfois mais intéressantes, pour aboutir à l'esquisse d'une nébuleuse idéologique. Une nébuleuse assez trouble, puisque, avant 1914, cette nouvelle droite reste hétérogène, dispersée, *«comme autant de petites taches d'encre fraîche distribuées presque au hasard sur la carte de la Suisse»*, mais qui vont peu à peu s'étendre et se rejoindre au cours des années trente.

Dont acte. Mais l'auteur se laisse parfois entraîner par la passion de démontrer; tout à la joie de tenir une forte citation qui permet d'illustrer son propos, il en oublie parfois de s'interroger sur son statut et son impact. A vouloir ainsi faire feu de tout bois sans se préoccuper trop de la qualité du combustible, ne risque-t-on pas d'affaiblir sa thèse, surtout si la thèse gêne certains ? Un exemple parmi d'autres : aborder les milieux culturels représentatifs de la nouvelle droite genevoise par la revue *Les Idées de Demain*, dont la rédaction est à Lausanne, dont le tirage ne dépasse pas les 50 exemplaires et qui est l'organe d'un groupuscule (le Groupe franco-suisse d'Action française, dont le bureau est à Lausanne) qui rassemble au maximum 8 personnes ne me semble pas très pertinent. N'aurait-il pas mieux valu feuilleter le *Journal de Genève* ?

Malgré ces quelques côtés irritants, reste que Jost propose ici un schéma original, qu'il intègre en un réseau significatif des faits qui ne sortaient pas jusque-là du cadre d'une histoire strictement littéraire ou artistique, et qu'il ouvre des perspectives nouvelles qu'il appartiendra à des recherches futures de fonder plus solidement ou de corriger. Cet aspect stimulant n'est pas rien si l'on songe au grand fleuve morne qu'est la production historique helvétique habituelle. Reste aussi, par ailleurs et en passant, que les pages sur le vide politique que les radicaux tentent de camoufler sous un déluge de fêtes patriotiques et de manifestations culturelles ne sont pas sans avoir un vague goût d'actualité assez peu rassurant… *(J. W.)*

Une science morte : la soviétologie

Bal au Kremlin

«*Je ne me suis jamais immiscée dans les affaires de mon mari*»
(Nino Gueguetchkori, veuve de Lavrenti Béria, *Komsomolskoe Znamia*, 30 septembre 1990)

BONNE nouvelle pour tous les archivistes amateurs : vous pouvez renoncer à coupacher votre journal du soir favori et à classer minutieusement ces intéressantes coupures dans de belles enveloppes jaunes de format B4 (353 x 250 mm). *Le Monde* fait dorénavant le travail à votre place, puisque ses meilleurs articles et documents sont désormais édités en recueils. Certes on achète deux fois la même marchandise, mais la recherche d'informations est tout de même plus aisée…

Féron et Tatu (détenteur des clés de SOVT, l'imposante base de données soviétiques du *Monde*, véritable copie occidentale de la *nomenklatura*) ont ainsi traduit et publié un montage de témoignages parus en URSS pendant la *glasnost*, avec d'utiles glossaires et biographies en annexe. Le choix porte sur les méthodes de travail, les processus de décision et les pratiques de désignation ou d'élimination des responsables entre la mort du Moustachu et l'intronisation du Taché, en passant par le Chauve, le Sourcilleux et quelques autres.

Les témoignages cités (acteurs, figurants, parents) montrent qu'une réelle liberté de parole est apparue sous Gorbatchev. Télévisions, quotidiens, revues publient des informations étonnantes; des politiciens de premier plan, comme Ligatchev, sortent des volumes de mémoires très détaillés. Certes Kaganovitch, dernier survivant du politburo de Staline est mort en 1991 sans avoir révélé grand-chose, mais pour la période ultérieure la moisson est riche.

On pourra au moyen de ce livre mettre fin à quelques légendes tenaces, comme la liquidation du chef de la police politique en plein Kremlin. Ainsi, le fameux bon mot de Khrouchtchev à Guy Mollet (*«Vous êtes assis sur le siège sur lequel nous avons abattu Béria»*) était une double plaisanterie, car, plusieurs témoignages l'attestent, Béria fut en fait emprisonné, jugé après une instruction de cinq mois et exécuté aussi sec.

Pour ceux qui en doutaient encore, le rôle de l'armée dans le système apparaît considérable : ce sont des militaires qui arrêtent Béria (description romanesque à souhait d'officiers armés entrant dissimulés au Kremlin pour échapper au contrôle des troupes du MVD). Joukov joua, avec le chef du KGB, un rôle clé dans le maintien au pouvoir de Khrouchtchev en 1957 lorsque ce dernier fut mis en minorité au bureau politique. Conscient de cette puissance et de cette autonomie de décision, Nikita Sergueevitch se dépêcha donc de se débarrasser du maréchal.

La tonalité de l'ensemble est plutôt favorable à Khrouchtchev, improvisateur brouillon, mais brave homme qui mit définitivement fin aux éliminations sanglantes, il se serait rendu sans combattre en 1964. Brejnev apparaît quant à lui en flemmard jouissif (comme Reagan : deux de travail par jour, de 12h00 à 14h00), environné par une famille pourrie et des proconsuls véreux, grand organisateur de fiestas aux frais de l'Etat, ce que son prédécesseur lui reprochait d'ailleurs, mais que les sous-fifres appréciaient au plus haut point.

Cette vision des choses correspond trop bien aux visées de la *perestroïka* pour être acceptée sans autre. Espérons la prochaine publication de travaux véritablement basés sur les archives (et non la distillation de celles-ci à des fins politiques, comme actuellement). En attendant, lisons ces témoignages.

C. S.

Bernard Féron & Michel Tatu
Au Kremlin comme si vous y étiez
Khrouchtchev, Brejnev, Gorbatchev et les autres sous les feux de la Glasnost
Le Monde Editions, octobre 1991, 287 p., Frs 38.–

Et lors de la disparition du secrétaire général, revenait à chaque fois l'angoissante question : mais qui est le dauphin ?

(Annonce)

Exposition

Marie Elena Grandio
Photographies de Corée du Sud
du 11 juin au 10 juillet
Vernissage le vendredi 11 juin à 18h00
Lecture de textes de N. Bouvier

à la Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne

Nuages de sauterelles

DES essaims de sauterelles, de criquets pèlerins ou locustes plus exactement, étaient en formation cet hiver entre le Soudan et l'Arabie séoudite. On sait que ces bestioles passent alors de la phase solitaire (isolement, localisation au sol) à la phase grégaire (amalgame de grandes masses de larves dévorant tout sur leur passage, puis essaims volants comptant jusqu'à des milliards d'individus, se reproduisant à grande échelle). Ce sont des circonstances météorologiques favorables, revenant à intervalles plus ou moins réguliers, qui permettent à ces acridiens de s'agglomérer et de partir à l'assaut du continent.

De la même manière l'extrême-droite française transforme périodiquement depuis plus d'un siècle ses barques percées et ses radeaux cannibales en une flotte de combat pour affronter la tempête du monde moderne. Le Front national est en fait un nouvel avatar de ces rassemblements disparates qui ont jalonné l'histoire. Certes une bonne partie de l'Europe est atteinte, mais la France paraît la plus contaminée. On a parfois l'impression que ce pays est en proie à un sourd glissement, indépendant des événements politiques et des «dérapages» verbaux du Pen. S'agit-il vraiment d'une course à l'abîme, une population affolée se ruant sans même le vouloir dans les bras du démagogue breton (1) ?

Lourde hérédité

Le recueil d'articles dirigé par l'historien Michel Winock, *Histoire de l'extrême droite en France* fournit quelques éclairages utiles, même si certaines contributions sont inutilement bavardes (par exemple celle de J.-P. Rioux sur l'après-guerre). Restaurationnisme, boulangisme, antidreyfusisme, maurrassisme, collaborationnisme, poujadisme, OASisme et lepénisme sont réunis et analysés dans cet album de famille. Ne manquent –et c'est visiblement un choix politique– que le bonapartisme et sa forme la plus récente, le gaullisme, dont les aspects musclés peuvent pourtant difficilement être considérés comme des modèles de comportement démocratique (2).

Le goût pour les comparaisons avec l'époque actuelle sera titillé par le lien manifeste qui existe entre d'une part les scandales et la corruption de la IIIe République et d'autre part la naissance des ligues antiparlementaires. On pourra voir dans la plus achevée d'entre celles-ci, l'Action française, qui dénonçait la conjuration des «quatre Etats confédérés» –francs-maçons, juifs, protestants et métèques– une parodie par anticipation du Front national, qui a découvert que «quatre superpuissances colonisent la France » –marxistes, juifs, francs-maçons et protestants– (3).

Pour intéressantes qu'elles soient, ces généralisations montrent vite leurs limites : si l'Action française fut elle aussi un produit de synthèse (monarchisme plus nationalisme), elle n'eut, à l'inverse du FN (racisme plus libéralisme économique), qu'une implantation essentiellement élitaire. Ce mouvement d'intellos hystériques se montra incapable de passer à l'action : dans la nuit du 6 février 1934, alors que les ligues tenaient le pavé de Paris, Charles Maurras rentra au journal pour y dédier un poème à la femme de Léon Daudet. Cette pusillanimité renvoie aux fondements superstitieux de l'extrême droite. Joseph de Maistre, premier théoricien de la Contre-Révolution, voyait déjà 1789 comme un châtiment irrépressible s'abattant sur la France. Et Maurras lui-même qualifia de «divine surprise» l'unique arrivée au pouvoir de l'extrême droite en France, lors du plus grand effondrement national que connut ce pays, l'adjectif «divin» prenant ici manifestement tout son sens. Le Pen est autre chose que la réincarnation de cette sale vieille droite en gants jaunes et cannes plombées.

Qui a fait le Front national ?

Pour qui veut comprendre le Front national, de nombreuses publications sont parues ces dernières années. On retiendra la deuxième édition *L'effet Le Pen*, dirigé par Edwy Plenel et Alain Rollat, montage d'articles du *Monde,* fait d'analyses un peu répétitives et surtout de petits reportages passionnants : comptes rendus de meetings, visites de librairies, analyses électorales, interviews de «déçus du lepénisme». Il n'y manque que les excellentes études faites par le même quotidien sur l'insuccès total du système de presse du Front national, qui confirment la nature de sa base sociale et son absence totale d'enracinement intellectuel, mis à part quelques troisièmes couteaux académiques, particulièrement en région lyonnaise.

L'électorat frontiste est avant tout jeune, actif, mâle et interclassiste; résistent quelque peu les cadres supérieurs, les vieux et les catholiques pratiquants (mais oui). Le pénisme n'est pas simplement une résurgence du poujadisme, leurs cartes électorales étant même plutôt inverses, la ligne Le Havre-Valence-Toulouse marquant la séparation (les succès du FN se sont faits à l'Est de cette ligne, alors que le papetier de Saint-Céré passionnait le Centre et l'Ouest).

Rollat et Plenel cherchent l'explication du phénomène dans des facteurs socio-historiques de fond : passage tardif de la France à la société urbaine (vécue sur le mode de l'«insécurité», disparition de l'imaginaire en politique après l'apostasie des socialos et la vaporisation des cocos, usure des valeurs de la Résistance. Dans l'*Histoire de l'extrême droite en France,* le politologue Perrineau cherche lui une explication dans ce qu'il appelle l'anomie urbaine, cette disparition des structures qui accompagnaient traditionnellement l'existence des Français.

Le Pen à Alger en 1958

Partant d'une ambition plus théorique, Alain Bihr nous livre avec *Pour en finir avec le Front National* un ingénieux traité de mécanique sociale, d'inspiration gramscienne, où il est démontré de manière efficace sinon élégante quelque chose comme : *«la transnationalisation du capital amène à la fois les classes moyennes traditionnelles à se radicaliser et une partie du prolétariat à subir de plein fouet la rupture du compromis fordiste, créant par là la base sociale pour un mouvement hétérogène plus autoritaire que fasciste».* Un tel degré de généralité oblige l'auteur à coller *in extremis* à son ouvrage une conclusion expliquant la «singularité française» qui fait que les mêmes causes n'ont pas produit les mêmes effets dans d'autres pays européens, et on retrouve alors la plupart des traits énoncés dans les autres livres. Cela dit, son chapitre «Comment lutter» pourrait s'avérer un bon programme d'action démocratique.

Le Pen par ci, Le Pen par là

Le Front, qui obtenait 0,18% des voix aux législatives de 1981 (4), est arrivé à 14,4% aux présidentielles de 1988, record historique de l'extrême droite électorale (5). Sa clientèle est venue au départ pour moitié d'anciens électeurs de droite, pour un quart d'électeurs socialistes; l'apport de sympathisants du PC fut insignifiant, contrairement à ce que l'on croit souvent. Il est indéniablement contemporain du mitterrandisme, mais s'agit-il d'une simple réaction extrémiste au «socialisme» présidentiel, comme le gauchisme aurait été un enfant (illégitime) du gaullisme ? Les récentes élections législatives suggèrent pour le moins une certaine stabilité du vote front-nationaliste.

Le «menhir» entrera dans l'histoire comme le fédérateur des tribus les plus étranges : intégristes catholiques, anciens de l'Algérie française, néo-nazis, poujadistes, derniers vichystes, doriotistes et collaborateurs, doctrinaires racistes et païens, nationalistes-révolutionnaires, solidaristes. Les mœurs du mouvement portent l'empreinte de ces diverses traditions. Tous les témoignages et toutes les consignes internes attestent une sourde violence, péniblement retenue, qui apparaît au grand jour contre les repentis, contre les journalistes. Les structures du parti sont totalement anti-démocratiques et ses canaux financiers aux mains du seul Chef. A cet égard, si l'on veut renouveler son stock d'anecdotes, et de «détails», on lira avec jubilation *Le Pen le vrai*, l'excellent dossier du *Canard Enchaîné,* orné d'une couverture véritablement obscène.

Pour ce qui touche à la situation en Europe, les éditions Reflex publient un ouvrage collectif sur «néo-fascistes, néo-nazis et nationa- populisme en Europe de l'Ouest depuis 1945». Ce petit guide de voyage s'avère très complet. On constatera, pour se rassurer, que l'extrême-droite est la plus faible dans les pays où elle a gouverné le plus récemment (Espagne, Portugal, Grèce). Mais cet ouvrage s'avère un peu maigrelet dans le chapitre «analytique» final : on y traite par exemple les mouvements d'extrême droite de possible «syndicat des régions pauvres», alors que les cartes des pages précédentes montrent que les percées du Front national, des *Republikaner* ou du *Vlaams Blok* ont eu lieu dans les régions les plus développées des pays concernés..

On sait parfaitement ce qu'il faut faire pour empêcher les criquets de proliférer : les bombarder d'insecticides alors que les essaims, peu nombreux, sont encore en phase larvaire. Oui mais voilà, comment intervenir dans des régions ravagées par l'insécurité et la guerre civile ? On cherche encore comment endiguer la vague démago-populiste, mais de toute façon la guerre sociale que veulent les dangereux utopistes libéraux, sans être la cause du développement de l'extrême-droite, empêchera encore longtemps tout traitement radical.

C. S.

(1) Juste retour des choses, si 5% des Français sondés éprouvent de l'antipathie pour les Bretons, ce pourcentage monte à 9% chez les partisans du Front national…

(2) Dans son chapitre, Pierre Milza montre cependant bien que RPF-UNR-UDR-RPR ont quelques racines dans les Croix-de-Feu/Parti Social Français, mouvement solidement autoritaire mais pas raciste des années 30.

(3) En revanche, si Le Pen puise chez nous une partie de son programme : «référendum d'initiative populaire», retraites par capitalisation et *jus sanguinis,* Maurras avait coutume de dénoncer les «idées suisses» (les abominables duettistes Calvin et Rousseau),

(4) Et avait appelé à voter «Jeanne d'Arc» aux présidentielles, faute de pouvoir présenter un candidat.

(5) Plus vertigineux encore, dans un sondage d'octobre 1991, 32% des Français se déclarent d'accord avec Le Pen, mais curieusement 75% jugent que «le Front national n'est pas capable de gouverner la France».

«La sexualité retardée explique le développement intellectuel exceptionnel de nos civilisations.»

Jean-Marie Le Pen

Histoire de l'extrême droite en France
Sous la direction de Michel Winock
Seuil, janvier 1993,
322 p., Frs 44.90

La République menacée
Dix ans d'effet le Pen
dir. par Edwy Plenel et Alain Rollat
Le Monde, avril 1992,
387 p., Frs 39.30

Alain Bihr
Pour en finir avec le Front National
Syros, décembre 1992,
285 p., Frs 34.80

L'Europe en chemise brune
Néo-fascistes, néo-nazis et national-populismes en Europe de l'Ouest depuis 1945
Reflex, 1993, 159 p., Frs 23.–

Le Pen, le vrai
Les dossiers du Canard, n°45,
octobre 1992,
98 p., Frs 11.–

Edwy Plenel
La part d'ombre
Stock, novembre 1992, 453 p., Frs 45.40

Mis en vedette par les révélations des écoutes policières élyséennes, le journaliste Edwy Plenel avait publié à la fin de l'année passée les réflexions que lui ont inspiré dix ans d'enquêtes sur les «affaires» du pouvoir français. Oubliant curieusement le sabordage du *Rainbow Warrior*, il traite des divers meurtres, complots, manipulations, occultations et corruptions qui ont égayé le règne qui s'achève. Dans la grande tradition de la Ve République, le pouvoir français, parangon de vertu en 1981, a pratiqué allègrement le mélange du politique et du policier, l'amnésie historique et l'intrusion brutale de la raison d'Etat. Plenel montre bien les étapes successives du renoncement aux idéaux, puis au droit lui-même. Il confirme que l'abandon des projets de réformes judiciaires précéda le fameux tournant de la «rigueur» économique, suivi lui-même d'un enlisement dans le conservatisme le plus plat, d'où n'émerge plus, agitée comme un fétiche, que la suppression de la peine de mort.

Passé de Trotsky à Péguy –on ne le suivra pas nécessairement dans sa présentation de la Ligue Communiste comme une amicale d'aimables démocrates quarante-huitards–, l'enquêteur du *Monde* ne renie pas pour autant son passé. Autrefois électeur de Tonton, il ressent de nombreux problèmes de conscience. Sa conclusion tente de sauver quelques meubles de gauche du naufrage : *«si le mitterrandisme a déçu, c'est aussi parce qu'en le prenant au mot, nous l'avons pris pour autre chose que ce qu'il était en réalité».* François dernier ne fut point un socialiste, mais une réincarnation de Clémenceau, un nouvel avatar du radicalisme, cette engeance bourgeoise qui envoûte et détourne les véritables forces populaires.

Il faut conserver le livre de Plenel, et non pas, une fois lu, le céder à vil prix pour qu'il finisse sa carrière dans une poussiéreuse caisse à occasions. C'est plus qu'un simple «ouvrage d'actualité», car il contient une part de vérité qu'on aura trop vite tendance à oublier tant elle va à l'encontre de nos schémas. Lorsque la droite, quelle qu'elle soit, sera revenue à la présidence et qu'on se prendra à regretter ne serait-ce qu'une once de l'époque mitterrandienne, alors le temps sera venu de relire *La part d'ombre. (C. S.)*

Paul Yonnet
Voyage au centre du malaise français
L'antiracisme et le roman national
Gallimard, janvier 1993, 309 p., Frs 34.80

Réduite à son «noyau dur», la thèse de Paul Yonnet peut s'énoncer ainsi : l'antiracisme différentialiste de *SOS-Racisme* est la cause directe du racisme dans la société française actuelle.

D'où procède un tel renversement de causalité ? De l'utopie multiculturaliste prônée par *SOS-Racisme*, qui récuse comme ethnocidaire l'assimilation jacobine, et transforme la nation en une juxtaposition de ghettos. Dans cette perspective, les Français blancs forment une ethnie parmi d'autres et leur sentiment d'identité «nationale» est voué à se dissoudre en tant qu'il constitue un obstacle à l'harmonieuse coexistence de «communautés» égales. Yonnet voit là une quasi-déclaration de mort qui ne pouvait manquer de susciter chez ses destinataires un réflexe de rejet agressif.

Pour expliquer l'acharnement «anti-français» des têtes pensantes du mouvement, l'auteur est conduit à récrire l'histoire de son origine. Il la rattache au «ressac de mai 68», qui marque la remise en cause du «roman national» combinée avec la disparition de l'espérantisme ouvriériste : *«Ainsi, avec* SOS-Racisme, *passe-t-on d'une vision classiste de la société à une vision panraciale, des ouvriers aux immigrés comme héros sociaux, de la conscience de classe, via le module intergénérationnel du parti, à la conscience ethnique, via le module générationnel de l'association humanitaire, du séparatisme ouvrier au culturalisme ethnique, de l'utopie communiste à l'utopie communautaire.»*

Mais le modèle identitaire que prétend ressusciter Yonnet n'existant plus, s'il a jamais existé, la question vraiment pertinente serait : quels sont les dénominateurs communs indispensables à la cohésion d'une collectivité, qui puissent s'accommoder du cosmopolitisme inhérent aux sociétés modernes ? Après tout, le sentiment d'appartenance collective n'a jamais été incompatible avec de fortes allégeances «communautaires»… Et les enquêtes dont nous disposons montrent chez les immigrés un vif désir d'intégrer leurs enfants par l'accession au savoir, c'est-à-dire par le biais de l'école. La cause des ghettoïsations que dénonce Yonnet est à chercher bien davantage dans le délabrement urbain ou l'insuffisance des crédits scolaires que dans les cervelles fumeuses de soixante-huitards déçus.

Dans un article du 5 février 1993, Jean-Marie Colombani, distingué chroniqueur du *Monde*, descend Yonnet en flammes, l'accusant d'intenter à *SOS-Racisme* un procès aujourd'hui dépassé et de se livrer à une réévaluation de l'histoire contemporaine de la France qui mène tout droit à une sorte de «poujadisme démocratique». Je ne me sens pas un observateur assez averti des querelles idéologiques franco-françaises pour oser un jugement aussi abrupt. Mais inonder 300 pages d'une prose diafoireuse à seule fin de liquider ses comptes avec un mouvement dans la mouvance duquel on s'est situé, et cela sans formuler la moindre proposition constructive, était-ce vraiment nécessaire ? La politique a besoin d'admettre une hypothèse optimiste. Sinon, on ne fait qu'ajouter le papier au papier.

(J.-J. M.)

La poète inaugurale

C'EST d'une manière assez bête qu'on a appris l'existence de Maya Angelou. Il n'a pas échappé au lecteur distingué que les Zétazunis se sont dotés depuis quelques semaines d'un nouveau prézident, en la personne de Bill Clinton (chœur des *baby-boomers* : «*one of us, one of us*»). Après le fascistoïde Reagan et le faux-jeton Bush, on a l'impression de respirer. Or donc, ledit Clinton est originaire de l'Arkansas et il semble ne pas trop en avoir honte. Or donc, ledit Clinton a été *inauguré* (hihihi) tout récemment et les pompes et circonstances zétazuniennes prévoient la présence d'un poète, chargé de donner une dimension un peu culturée à l'événement (1). Cette année le poète était une poète, pleine de qualités, la première aux yeux de l'ignorant étant d'être, elle aussi, originaire de l'Arkansas.

Mais bien sûr ! Elle est une copine d'enfance de Bill ou de Hillary –«*two of us, two of us*» (2)– et c'est encore un coup du copinage local, de la mafia des *arkansawyers* ! Pas de chance. Maya Angelou est noire, elle est née en 1928 et elle a passé la plus grande partie de son enfance à Stamps (Arkansas). On rappellera au lecteur que l'Arkansas est un état du Sud, et que comme tel, il a pratiqué l'apartheid jusque dans les années 1960 (3).

Le cynique peut décréter que confier le poème inaugural à Angelou est une manœuvre démagogique, destinée à flatter les noirs et les *libéraux*, qui ont largement soutenu Bill *one-of-us* Clinton. Le curieux pour sa part se promet de lire une fois un bouquin de la poète inaugurale, ne serait-ce que pour savoir quels sont les goûts littéraires du nouveau président. Et il trouve, et il achète, et il lit, en une seule nuit, sans pouvoir s'arrêter, *I Know Why the Caged Bird Sings*, l'autobiographie de Maya Angelou (4).

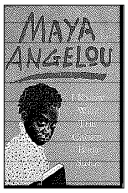
Une petite fille et son frère, confiés par leurs parents séparés à leur grand-mère, épicière à Stamps (Arkansas). Ils vivent dans le quartier noir : ceci signifie qu'ils ne voient pratiquement pas de blancs, sauf quelques *powhitefolks*, minables qui crachent sur les noirs leur misère morale et matérielle. Le point de vue d'Angelou sur les blancs du Sud est très simple : ils sont au mieux méprisants, mais le plus souvent dangereux. L'absence du frère un soir, alors que le soleil est couché et qu'il aurait dû être rentré du cinéma depuis deux heures, angoisse, parce que l'on sait bien ce qui arrive aux jeunes noirs, lorsqu'ils vont dans le quartier blanc : ils risquent d'être tirés par un ivrogne ou par une bande de gamins qui s'ennuient.

Mais le ghetto est aussi un refuge, en ce sens que les blancs ne s'y aventurent que rarement et que les noirs y vivent plutôt tranquilles, avec leurs règles propres. Maya Angelou fait comprendre toute la haine raciale du Sud, mais n'écrit pas un récit militant. Dans une situation sociale moins mauvaise que celle des autres noirs, (pas besoin d'aller cueillir le coton, qui arrache la peau des mains, pour 10 *cents* la journée), elle vit une vie de lectures, de curiosités et de rires. La description du service religieux (chrétien-méthodiste-épiscopalien), pendant lequel une paroissienne, saisie par le *spirit*, prend au collet le prêcheur, obèse et détesté des enfants, et le secoue en lui hurlant «*Preach it !*», jusqu'à ce que son dentier saute de sa bouche est à pleurer de rire –ce que fit Maya Angelou, sortie hurlante de l'église et ce qui lui valut d'être fouettée, évidemment (5).

Les rires s'éteignent pourtant vite, au récit de son viol, par l'amant de sa mère, lorsqu'elle avait huit ans. Cette horreur est décrite avec une sorte de détachement qui la rend encore plus intolérable et on comprend que le silence social de cinq ans, dans lequel Angelou s'est ensuite réfugiée a permis une sorte de catharsis. Ici aussi, le dépouillement donne toute sa force au récit et restitue toute la violence du passé.

Au terme de sa lecture, le curieux n'aura qu'une envie, trouver, acheter et lire les autres volumes de l'autobiographie de Maya Angelou. Il considérera aussi un peu différemment le nouveau président des Zétazunis. Le cynique n'aura envie de rien : tant pis pour lui.

J. C. B.



Maya Angelou
I Know Why The Caged Bird Sings
Virago (ceci n'est pas une plaisanterie), 1984, 281 p. £ 5.99 net

(1) Viendra-t-il le jour où l'on entendra, dans le rythme homérique du Bärnertütsch, chanter les louanges du tout récent président de la Confédération ? Aurons-nous un jour, trottant dans la tête, un distique bien tourné, appelant sur la Suisse la bienveillance des Muses, de la Bundesbank et du GATT (pour les agriculteurs de montagne) ?

(2) *Wearing rainclothes* ?

(3) Est-ce bien terminé ?

(4) Petits veinards, il y a une traduction, chez Belfond (1990).

(5) Elégant, le prêcheur le ramasse dans son mouchoir et l'empoche en disant «*Naked I came into the world, and naked I shall go out*».

Quand nous étions libertaires...

LES idées, surtout les grandes, s'usent vite. A la fin des années 60, nous aimions parler de liberté. Dans le générique du feuilleton TV *le Prisonnier* (1), on voit le numéro 6, héros de la série, partir en courant sur la plage et hurler dans le crépuscule «*je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre !!!* ». Nous pensions être des hommes libres, la société capitaliste était notre geôlière. Que faire pour se libérer, le recours à la violence était-il légitime ? En Europe, ceux qui répondirent oui rejoignirent les brigades rouges, la bande à Bader ou choisirent l'action solitaire, comme Feltrinelli qui trouva la mort au pied du pylône électrique qu'il allait faire sauter.

Pour les intellectuels de gauche américains, les années Reagan-Bush furent une mise à l'épreuve impitoyable de tous les idéaux qui avaient émergé à la suite de la mobilisation contre la guerre du Vietnam.

Dans *Leviathan*, Paul Auster parcourt les chemins que vont suivre à travers ce laminoir une petit groupe d'amis. Leviathan est une allusion à Thomas Hobbes, il «*symbolise l'état qui s'adjuge une souveraineté absolue, rivale de Dieu, et un droit absolu de vie et de mort sur toutes les créatures qu'il se soumet*» (2). Le récit est situé aux USA, état qui a pris pour emblème la statue de la liberté et a lancé la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki.

"Le fantôme de la liberté"

Le livre commence par une explosion. Un homme est tué par l'explosion de la bombe qu'il était en train d'assembler, au bord d'une route déserte. L'homme est Benjamin Sachs, intellectuel de gauche, écrivain, né à l'instant où la première bombe atomique explose à Hiroshima.

L'histoire sera racontée par son ami, Peter Aaron, qui veut faire connaître les chemins hasardeux ayant amené l'écrivain à cette fin brutale, avant que le FBI n'identifie le corps éclaté. « *Aussitôt que le secret sera découvert, toute sorte de mensonges auront cours, des versions déformées et malveillantes des faits circuleront dans les journaux et les magazines, et en quelques jours la réputation d'un homme sera ruinée.*»

A l'âge de six ans, Ben visite avec sa mère la statue de la Liberté. Prise de vertige, elle doit en redescendre assise sur ses fesses, une marche après l'autre. C'est ainsi que Ben Sachs découvre que «*la liberté peut être dangereuse. Si vous ne faites pas attention elle peut vous tuer.*».

C'est aussi à l'occasion de cette visite qu'il prend conscience du paradoxe qui le perdra et dans lequel il restera enfermé jusqu'à l'explosion finale. Sa mère veut qu'il soit bien habillé pour faire cette visite mais lui ne le veut pas. «*Visiter la statue de la liberté, ce n'est pas jouer dans le jardin, m'as-tu dit. Elle est le symbole de notre pays, et nous devons lui témoigner le respect approprié. Même alors, l'ironie de la situation ne m'a pas échappé. Nous nous préparions à rendre hommage au concept de liberté et moi j'étais dans les chaînes. Je vivais sous une dictature absolue, et aussi loin que remontent mes souvenirs, mes droits avaient été piétinés.*»

Ce paradoxe est la toile de fond de tout le récit, histoires d'individus et de couples, d'êtres pris au piège de leurs propres limites émotionnelles alors qu'ils pensaient que tout était possible, que l'on pouvait vivre ses idées. «*Le Leviathan est aussi le monstre de la conscience, Sachs se dévore lui-même, étant donné ce qu'il est et ce qu'il s'impose, il se consume.*» (3)

Paul Auster est un admirateur de Dostoïevski, on le sent dans sa manière de faire vivre ses personnages. Ils existent sans savoir ce qui va leur arriver. Ils doivent improviser, ils tâtonnent, hésitent, sont lâches parfois. Ben Sachs, comme un Raskolnikov ressuscité, est hanté par un sentiment de culpabilité, de trahison. Pour tenter de racheter son crime, il entame une course aveugle à travers les Etats-Unis qui le conduira à l'explosion finale. Ben Sachs n'est pas un personnage Woody Allenien, il n'allait pas chez un psychanalyste.

En ce début des années 90, nous ne trouvons que des réponses individuelles à nos interrogations sur la liberté et la toute-puissance de l'état. Plutôt que de recourir à la violence, on vous conseillera d'aller consulter un psy pour vous aider à résoudre ce qui est devenu «votre problème».

A. B. B.

Paul Auster
Léviathan
Traduit par Christine Le Bœuf
Actes Sud, janvier 1993, 310 p., Frs 44.90

(1) Série anglaise de la fin des années 60, actuellement rediffusée par la télévision suisse romande.

(2) J.Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Collection Bouquins, Robert Laffont, 1982.

(3) Paul Auster interrogé par Cécile Wajsbrot, *Magazine Littéraire*, mars 1993.

The English nook

Michael Ondaatje
The English Patient
Bloomsbury, 1992, 307 p.

The trompe l'œil paintings on the walls of San Girolamo, the old nunnery north of Florence converted into a hospital by the Allies, then abandoned in 1943, are a particularly fitting background for Michael Ondaatje's latest novel and its four characters, thrown and held together by threads which run as deep and mysterious as the wires leading to the mines the Germans buried as they retreated from the area and which constitute the most obvious threat of death to these fragile survivors.

The author unfolds and intertwines the various features of his narrative from and around the English patient –but is he really English ?–, the most visibly scarred –charred indeed !– of the protagonists who all deal with their wounds, physical or psychological, as best they can : Hana, the young nurse, falls in love with her three companions; the thief Caravaggio, whose thumbs have been chopped off (!), relies heavily on morphine; Skip the Sikh sapper uses both knowledge and imagination to defuse the mines in and around the villa. As to the English patient, he goes back in time, unfolding layer upon layer of his past life in the same way he freed the plane from the desert sand. The whole book is a beautiful walk with love and death. *(M. S.)*

(Annonce)

Exposition

L. Szilagyi, Debrecen

Photographes de Hongrie

Présentés par la revue *Est-Ouest internationale*

du 7 mai au 5 juin, vernissage le vendredi 7 mai à 18h00

à la Galerie Basta ! Petit-Rocher 4, Lausanne

La Distinction informatique

Spécial Macintosh

Toutes les nouveautés !

Des astuces inouïes !!!

«Enfin !» «Nouveau !» «Simple et flexible !»

La poésie par tous et pour tous

Si vous disposez d'un ordinateur avec correcteur orthographique, vous êtes poète !

Méthode :

1) Tapez n'importe quoi sur le clavier, en prenant soin toutefois de privilégier les voyelles et d'appuyer souvent sur la barre d'espacement. Exemple : *deorei rte ars afs epeo rotun - boei cbeo cieu spkme xkéle - porz fdgeras srepaoiuriau sfera deiorp ajreuz soau rpeu diueu sgd e dneu*

2) Faites corriger l'orthographe. Choisissez au hasard ou non parmi les propositions de votre programme. Résultat possible : *diarrhée rate arrose aphasie appuie rotunboei cbeo cieux spkme xkéleporz figeras sre - paoiuriau suera deiorp ajourés seau repu dieu sud e pneu*

3) Séparez encore les mots qui n'ont pas pu être traités, refaites corriger l'orthographe. Nouveau résultat possible : *diarrhée rate arrose aphasie appuie routine bue ce ex cieux s pâme xké louperiez figeras srepa oirai suera de oripeaux ajourés seau repu dieu sud e pneu*

4) Composez le poème. Résultat possible :

Diarrhée arrose la rate : aphasie !

Appuie, routine bue à ces ex-cieux pâmés ! Qu'est-ce que vous louperiez !

Tu figeras les repas !

Tu oiras !

Tu sueras dans tes oripeaux ajourés, d'un seau sera repu le dieu du sud.

Et pneu !

5) (facultatif) Expliquez votre poème. Exemple :

Nous appellerons ce poème : TURISTA

Diarrhée arrose la rate : aphasie !

Le premier vers montre à l'évidence les désordres organiques engendrés par un séjour sous les tropiques, malaise qui laisse sans voix.

Appuie, routine bue à ces ex-cieux pâmés ! Qu'est-ce que vous louperiez !

«Appuie» incite à se presser le ventre. Les ex-cieux pâmés évoquent la patrie pluvieuse qu'on a quittée : les boissons usuelles ne provoquaient certes pas de maladie, mais nous aurions manqué quelque chose en ne voyageant pas.

Tu figeras les repas !

Le troisième vers nous conseille de manger moins *hot* désormais, voire uniquement des produits surgelés.

Tu oiras !

Le quatrième vers nous invite à bien écouter les conseils du pharmacien.

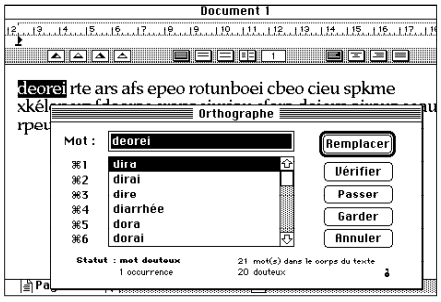
Tu sueras dans tes oripeaux ajourés, d'un seau sera repu le dieu du sud.

Résultat : dans nos habits bien adaptés au climat tropical, nous éliminerons la maladie par voie de transpiration, puis le dieu du sud acceptera l'offrande de nos dernières déjections douteuses.

Et pneu !

Le mot de la fin reste énigmatique. Est-ce à dire que notre ventre aura tendance à gonfler ? Cette thèse nous paraît peu conciliable avec l'esprit général du poème, qui tend à l'optimisme, donc à la guérison. Souvenons-nous plutôt de l'étymologie du mot «pneu», du grec *pneuma*, le souffle : la brièveté même de cette conclusion n'évoque-t-elle pas avec brio l'ultime vent libérateur ?

A. N



Autres chefs-d'œuvre obtenus par la même méthode, et dont la limpidité incitera plus d'un lecteur à proposer une explication claire :

Jus bus des aphasies, dix
aiguières de Bohème
Le fin du fin : haïr
Diane née d'un jet défera le
sac de fer du doge
Ange dans mes os : écu fade
Bon Dieu bigarré, ô ionique,
unifie les duels inhibés, et :
Feu !
baleine d'acier
36 degrés, dieu sud-ouest,
acide
tue à l'appeau, apeuré
le radeau erre sur la savane
une digue
dingue : c'est Suez !
(route haïe de la soie)
ami !
appui !
un lieu enfin !
j'y frayai
nos sceaux unis, six !
mais elle, douée de haine
hélas
fin août : diluée
et deux heures pour la main
de fer.

Le must du trimestre

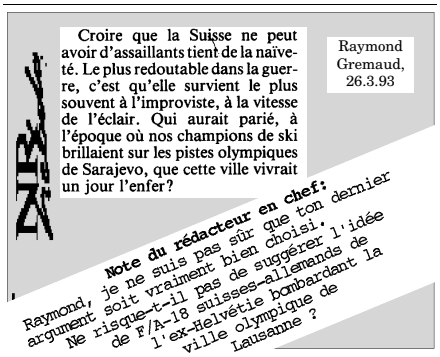
☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

Bonne nouvelle : la nouvelle version de *Don't Touch My Zip* propose un gestionnaire de système opérationnel encore plus évolué, cette fois-ci nettement orienté vers l'utilisateur final. Compilée avec soin, cette version ß 32 comprend un utilitaire d'élimination des utilitaires inutiles ! Voilà bien un appoint de plus qui n'est pas de trop ! On y trouve aussi un utile correcteur mathématique, qui identifie tous les «l» qui sont en réalité des «1», les «O» pris pour des zéros et vice-versa. On sait que cette confusion, engendrée par de mauvaises habitudes dactylographiques, a fait perdre des billions de dollars aux banques US pendant l'ère Bush !

Ajoutons que *Don't Touch My Zip* permet de visualisationner des chartes de toutes les caractères invisibles des polices absentes du système actuel, et vous comprendrez que F-Up Software a formé là un formateur de formats particulièrement performant. *(Mad Mac)*

Don't Touch My Zip
The Last Tool before the Black Hole
F-Up Software, $ 99.99

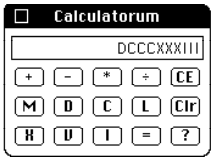
Notes internes pas destinées à la publication



Nouveautés indispensables

Concevez graphiquement votre potager sur Mac à l'aide de *Sprout !* Ce logiciel est livré avec des bases de données corrigibles répertoriant les légumes cultivés sous sept climats différents. De plus, vous trouverez des informations relatives aux époques appropriées pour le semis et la récolte, aux rendements normaux, au pH du sol adéquat, à l'espacement des semences, des rangées et des plantes, aux saisons froides et chaudes. Un plantoir apparaît lorsque l'espacement entre les plantes et les rangées est correct et les rangées sont alors remplies du symbole correspondant à la plante. ***Sprout***
Graphic Vegetable Garden Design
Abracadata, $ 79.99

Un des plus graves défauts de l'informatique contemporaine était jusqu'à aujourd'hui l'hégémonie absolue exercée par les chiffres arabes dans toutes les opérations de calcul. Cette véritable invasion devait nécessairement susciter une salutaire réaction de défense, elle est venue d'un certain Robert Bailey, de San Francisco, qui nous propose ce



que nous attendions tous : une calculatrice en chiffres romains ! D'un dessin élégant quoique sobre, *Calculatorum*, accessoire de bureau qui se loge dans le menu «Pomme», effectuera pour vous toutes les opérations mathématiques simples (de I à MMMCMXCIX) en chiffres occidentaux, bien plus proches de nous, que les signes kabbalistiques que des lobbies mondialistes cherchent à nous imposer. A quand donc un tableur comme *Excel* entièrement en véritables chiffres romains ?

Calculatorum,
Robert Bailey, 46 Cragmont Av, San Francisco, CA 941116
Gratuit, mais l'auteur reçoit volontiers des cartes postales en couleurs de votre ville natale

Imaginez un logiciel qui n'aurait que deux commandes, «Quitter» ou «Annuler», et qui, dans les deux cas, ne ferait strictement **rien**. Quel repos ! Quelle tranquillité ! Finis les tracas quant à la puissance de votre microprocesseur ! Envolés les soucis au sujet de la capacité de votre disque dur de 80 zygobites ! A la sieste, cette souris ivre qui ne veut plus rien savoir ! Cette merveille existe, c'est *Nullware*, qui ne fait rien sans pour autant causer d'erreurs système. Un seul défaut : le programme va beaucoup trop vite et il faut le relancer toutes les cinq secondes.

NullWare
Un fabuleux logiciel qui ne sert à rien…
Christophe Vanhecke,
50, Bd de l'Oussère, 64000 Pau
Les chèques de n'importe quel montant sont acceptés

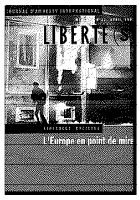
Nouveautés

Le Serpent à plumes
N°19, printemps 1993, 10 fascicules, Frs 25.40

Le Serpent à plumes est une revue trimestrielle. Elle réunit une dizaine de nouvelles, en fascicules séparés, sur beau papier. Sous sa jaquette transparente, la migration printanière –c'est une revue qui voyage– nous propose des auteurs japonais. Superbe présentation et textes surprenants, de grande qualité : cette revue est inconnue, et je ne comprends pas pourquoi.

Domaine Public
N° 1121, 25 mars 1993, 8 p., Fr. 1.-

Dans *Domaine Public* –revue de fond qui se protège derrière une forme aride– une page passionnante sur l'affaire Grüninger. Ce brave policier de Saint-Gall, par excès d'altruisme, a falsifié des documents officiels, et sauvé du même coup deux mille réfugiés juifs. Il est condamné et viré en 1938. Des associations se sont succédé, œuvrant pour sa réhabilitation, sans obtenir satisfaction. Sans démordre elles vont de l'avant, et posent inlassablement le débat de la supériorité de la morale sur le droit, du devoir de désobéissance. Que faire de cette liberté qui nous est tombée dessus ?

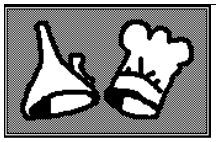


Liberté(s)
Amnesty International, mars 1993, 24 p., Frs 3.50

Allons contempler la Liberté(s) en Suisse et en Pologne.
Nul besoin des Juifs pour les antisémites. La petite poignée des survivants des purges nazies et staliniennes alimentent encore la parano de bon nombre de Polonais. Les partis d'extrême droite viennent en tête, Walesa et la hiérarchie catholique les suivent en reniflant leur derrière. La crise économique, la bêtise et l'ignorance sauraient-elles faire haïr les Esquimaux, par les Papous ? –Manque la vodka !
La Suisse joue les pionniers. Seule en Europe elle renvoie les Tamouls au Sri Lanka, bien que leur avenir y soit précaire. Des retours massifs de réfugiés pourraient aviver le conflit ethnique, et provoquer une nouvelle vague d'émigration… Ce serpent sans plumes, mais non sans venin, se mord la queue. *(C. P)*

Sur le mode de production asiatique
Revue d'études marxistes
Bruxelles, 1992/3, 152 p., Frs 13.40

Les revues théoriques marxistes sont en voie de disparition. Et peut-être n'y voyez-vous aucun inconvénient puisque vous ne les lisez jamais –à part *Charlie Hebdo* dont le dosage théorique reste faible il est vrai. Il faut pourtant vous laisser tenter par celle-ci: on y trouve des choses extraordinaires. Quelques auteurs dissimulés derrière des patronymes incongrus y traitent du fameux «mode de production asiatique» et en démontrent la «valeur heuristique» en l'appliquant à quelques analyses concrètes. Parmi les exemples retenus : l'Iran, la Birmanie et… le Valais. Etonnant, n'est-ce pas ? Tout y passe : les bisses bien sûr (ah ! Wittfogel et son despotisme oriental), le parti unique, l'oligarchie politico-militaire, et religieuse car il ne faudrait pas oublier les curés… Un délire rare qui est une vraie merveille, à ne pas manquer ! (A. C.)



Toqué, le Chef

Panna cotta

Allez à la campagne et cherchez une ligne de train. Profitez du passage d'un tracasset pour traire une de ces vaches fascinées par le train-train quotidien. Déposez le lait dans un récipient *ad hoc* et extrayez 1/2 litre de crème bien fraîche.
Si cette solution ne vous convient pas, par exemple si, comme certains, vous n'êtes pas sûrs de savoir faire la différence entre une vache et un taureau, allez acheter la crème chez un épicier. Le petit commerce vous en sera reconnaissant.

Mettez la crème dans une casserole à feu doux, avec deux décis de lait, une gousse de vanille fendue dans sa longueur, un bâton de cannelle, deux à trois cuillères de sucre et quelques amandes. Laissez cuire 10 minutes, sans faire déborder, pour une fois. Mais si, vous pouvez y arriver… Retirez ensuite du feu et passez : la panne est cuite.
Diluez quatre feuilles de gélatine dans de l'eau froide. Essorez-les, incorporez-les à la crème chaude, remuez(-les).
Rincez à l'eau froide quatre petits moules, versez la crème cuite dedans, mettez au frais trois à quatre heures. Pour démouler ? On trempe un instant le moule dans de l'eau chaude, on passe un couteau au bord, et hop ! on retourne sur une assiette et on secoue un peu pour voir comment elle tient.
«Ciccia, vieni, la panna è cotta… eppure si muove !» *Le Maître-coq*

Déchiffre & décompte

roman
de Christian Michel

Chapitre premier (suite)

Résumé de l'épisode précédent :
Corinne Dupertuis, psychologue, et son mari, Etienne, philologue, se livrent ou sont livrés à des réflexions imagées et profondes sur la chute. Ils passent leurs vacances d'hiver dans un village valaisan en compagnie d'une amie, Sandra, et font la connaissance d'un comptable à la retraite. Tous quatre font une partie de cartes, et le comptable se pose des questions sur ses nouveaux compagnons.

LE soir approchait, et nous sommes restés dans ce même café pour prendre ensemble un modeste repas. Sandra ne faisait que plaisanter, mais les Dupertuis parlèrent un peu d'eux-mêmes. L'idée des trumeaux n'était fausse qu'à moitié (ou aux deux tiers). Etienne avait en effet un frère jumeau, qu'il voyait rarement car ce dernier vivait à l'étranger. C'était une sorte de soixante-huitard attardé qui élevait des moutons dans un village grec et qui malgré sa ressemblance avec Etienne n'avait rien d'un professeur.

Le lendemain, Pierre et Céline Werner débarquèrent avec leurs trois enfants, deux garçons qui ressemblaient à leur mère et une fille qui était tout le portrait de son père. Pierre était médecin dans une petite ville où sa femme enseignait le dessin. Céline avait étudié à l'Ecole des Beaux-Arts, et elle pratiquait surtout le dessin au fusain. Elle ne faisait guère de natures mortes avec des pommes ou des bananes, mais plutôt des portraits et, quand elle le pouvait, des nus, masculins de préférence. Comme elle ne voulait pas recourir à des modèles professionnels ou recrutés par petites annonces, elle sollicitait ses collègues ou ses amis, en toute innocence. Ces derniers ne savaient trop si leur fierté de mâles devait les inciter à refuser ou à poser en costume d'Adam. J'ignore si elle avait fait cette proposition à Etienne et comment il aurait fait face à un dilemme aussi embarrassant.

Corinne allait enfin pouvoir skier. La présence de trois jeunes enfants obligeait Pierre à choisir des pistes faciles, ce qui arrangeait Corinne et Céline, qui n'avaient pas un tempérament de casse-cou. Les Dupertuis et les Werner partageaient le même chalet et donnaient l'impression d'une grande famille. Les deux couples s'occupaient à tour de rôle ou ensemble des petits, et les habitants du village en venaient à se demander à qui étaient ces enfants.

Il y avait près du chalet un vieux puits, dont l'orifice était soigneusement protégé par un lourd couvercle de bois. Un jour où Etienne passait par là avec les deux garçons, ils lui demandèrent de voir ce qu'il y avait dedans. Etienne enleva le couvercle, prit le plus petit des enfants dans un bras et l'autre par la main pour leur montrer le fond du puits, en leur disant qu'il fallait faire attention. Le plus jeune dit alors :

– Oui, parce qu'on peut tomber et pis mourir.

Etienne répondit vaguement qu'en tout cas c'était dangereux. Mais l'enfant insista :

– C'est dommage qu'il soit mort. Dis, quand c'est qu'il revient de l'hôpital ?

Etienne fit semblant de n'avoir pas entendu. Il savait qu'un enfant de cet âge ne comprend pas vraiment le sens du mot «jamais», et il n'avait pas envie de parler de ça. Il rentra au chalet avec les deux garçons, pour pouvoir parler entre adultes. Mais Pierre lui demanda ce qu'ils étaient allés faire près du puits. Etienne demanda à son tour si Pierre comprenait le sens de la citation biblique «Laisse-moi ôter la paille de ton œil, toi qui as une poutre dans le tien». Pierre était interloqué, car il ne voyait pas le rapport avec sa question, mais son interlocuteur lui expliqua que cette phrase absurde provenait d'une traduction erronée, ou plus exactement d'un jeu de mots intraduisible : en hébreu, le même mot peut signifier «œil» ou «puits».

Le philologue et le médecin avaient fait leurs études ensemble jusqu'au baccalauréat. Leurs chemins s'étaient ensuite séparés, mais ils ne s'étaient jamais perdus de vue. Pierre s'intéressait d'ailleurs aussi aux langues : avant de s'établir comme médecin dans sa petite ville, il avait rédigé une thèse en psychiatrie, plus précisément sur le langage des déments. Il pouvait ainsi s'entretenir avec Etienne – et aussi avec Corinne, la psychologue – de divers sujets comme l'aphasie ou les théories délirantes sur l'origine du langage. Céline ne participait pas à ces conversations, mais elle en appréciait le côté esthétique – et accessoirement celui des beaux parleurs.

Le goût commun des deux hommes pour les langues leur avait été insufflé par leur vieux professeur de grec, qui connaissait une multitude d'idiomes. Il avait été missionnaire dans divers pays d'Asie et d'Afrique, mais à l'âge où d'autres sont saisis par le démon de midi, il avait perdu la foi. Il était rentré au pays et avait pu obtenir un poste de professeur dans sa ville natale. Outre le grec qu'il était payé pour enseigner, il donnait gracieusement aux élèves intéressés des leçons d'hébreu ou d'arabe – il connaissait d'ailleurs à peu près toutes les langues sémitiques, plus le tamoul et d'autres langues dravidiennes que la plupart de nos concitoyens tiennent à tort pour des patois sans tradition littéraire.

NOËL arriva et Roland put ainsi rejoindre sa femme Sandra. La grande famille ressemblait maintenant à une tribu. Roland enseignait aussi les langues, mais les langues modernes, principalement l'allemand. C'était un catholique pratiquant, proche de l'intégrisme, partisan en tout cas de la messe en latin, ce qui ne l'empêchait nullement de rire et de plaisanter. Je me demandais comment des gens qui exerçaient des professions aussi sérieuses pouvaient se comporter ainsi, fort dignement d'ailleurs. On était loin des grivoiseries voire des grossièretés auxquelles j'avais été confronté dans mon activité de comptable.

Un soir, ils préparèrent une fondue dans leur chalet et m'y invitèrent. Comme le veut la coutume, on but du vin blanc puis du kirsch, qui sont les deux ingrédients principaux de la fondue, avec le fromage évidemment. Etienne n'avait pas l'habitude du kirsch et il en but un peu trop. Il se départit pour une fois de sa retenue naturelle et se mit à raconter un rêve qu'il avait fait : sa femme et lui marchaient devant leur fils, sans se retourner, et le couple parlait, mais l'enfant était muet. Etienne ajouta que ce rêve n'était après tout qu'une variante du mythe d'Orphée et Eurydice. J'étais intrigué : les Dupertuis avaient-ils un enfant, ou n'existait-il que dans le rêve d'Etienne ? Corinne avait bien parlé de ses enfants, mais j'avais cru comprendre qu'il s'agissait des petits patients qu'elle avait en traitement psychologique. Le philologue enchaîna sur la mythologie grecque en général et sur la conception antique du destin : les dieux sont injustes et cruels, et ils interviennent aveuglément dans la vie des mortels, indépendamment des actes ou des intentions de ces derniers. Roland lui opposa la conception chrétienne du péché et de la rémission, puis les autres convives s'en mêlèrent et la discussion sombra dans la confusion la plus complète, les uns parlant de prédestination, les autres de subconscient, de sur-moi et de divers concepts psychanalytiques obscurs. Je n'y comprenais pas grand-chose, mais j'en vins à imaginer qu'on peut intervenir dans le destin d'autrui, sans même être un dieu grec. Il n'est peut-être pas nécessaire d'être immortel, mais il faut tout savoir sur la vie de ses victimes, ou du moins en savoir beaucoup. Il n'est peut-être pas nécessaire non plus d'être injuste et cruel, mais en tout cas il faut percer des mystères. Or tous ces gens attablés devant leur verre de kirsch avaient sûrement des secrets.

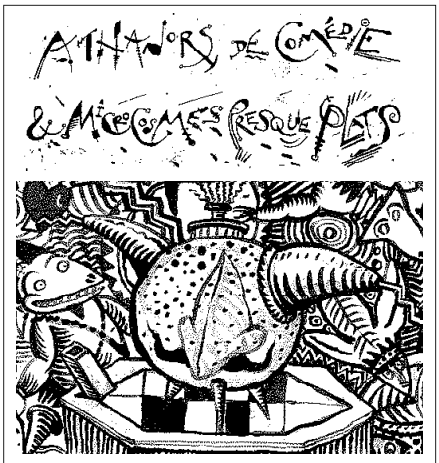
Le philologue en avait un en effet. Il ne m'en a jamais parlé, mais sa femme et leurs amis m'en avaient fourni des bribes, et je cherchais à rassembler les éléments du puzzle. Si j'ai bien compris, Etienne, à côté de ses recherches académiques officielles publiées dans des revues scientifiques, s'adonnait à une recherche fort discrète et quasiment clandestine sur deux langues anciennes dont on ne connaît pas grand-chose : l'étrusque, qu'on peut lire mais qu'on ne comprend pas, et une langue mystérieuse appelée minoen et dont on a des témoignages sous la forme de tablettes écrites en «linéaire A», qui proviennent de Crète et que personne n'a pu ni déchiffrer ni comprendre jusqu'à aujourd'hui. Etienne était persuadé que ces deux langues étaient apparentées – Corinne avait évoqué des langues jumelles – mais il n'en avait aucune preuve. Seule son intuition le conduisait à penser que deux langues méditerranéennes sans rapport avec le grec et le latin devaient représenter un même vestige. Il avait même songé à y inclure l'inscription dite tyrrhénienne trouvée sur l'île de Lemnos, et aussi le sumérien. Il avait fini par écarter ces deux langues pour des raisons opposées : il n'existe qu'une seule inscription tyrrhénienne, ce qui laisse peu d'espoir de la déchiffrer. Quant au sumérien, il est attesté par une multitude de tablettes dont beaucoup sont probablement encore enfouies dans les déserts irakiens. Certes, les récents bombardements américains (ou coalisés, comme ont commencé à dire les télévisions européennes lorsque la victoire sur les Irakiens apparut comme écrasante) ont réduit le nombre de ces tablettes, mais il reste une masse énorme de matériaux à décrire. D'autre part, on sait qu'une même civilisation mésopotamienne s'est exprimée au travers de textes sumériens mais aussi par des textes babyloniens et assyriens. Le sumérien n'a pas de parent connu, mais le babylonien et l'assyrien sont incontestablement des langues sémitiques. Donc, si les mythes mésopotamiens et les mythes minoens – le Minotaure par exemple – ont en commun une indéniable cruauté, on ne pouvait en tirer argument pour établir une éventuelle parenté linguistique.

ETIENNE Dupertuis s'était donc limité à l'étrusque et au minoen. Il n'avait pas de difficulté à justifier ses nombreux déplacements à Volterra ou à Heraklion, d'autant moins que beaucoup de simples touristes vont volontiers en vacances en Toscane ou en Crète. Il lui était plus difficile en revanche de dissimuler sa documentation, et il était un peu frustré de ne pouvoir parler de son hypothèse qu'à des proches qui n'étaient pas philologues. Toute communication prématurée de son idée l'aurait exposé à la dérision de ses collègues, voire à une exclusion pure et simple de la communauté scientifique. Certes, le linguiste soviétique Marr avait développé des théories autrement délirantes sur la parenté des langues, mais il bénéficiait de la haute protection de Staline. Etienne Dupertuis n'avait que la caution de ses pairs, et il l'aurait perdue s'il avait déclaré publiquement qu'on peut comparer deux langues dont le seul trait commun est d'être à peu près inconnues.

Le philologue travaillait à ces recherches peu orthodoxes surtout la nuit, car il souffrait d'insomnies. Il lui arrivait même de ne pas dormir durant plusieurs nuits de suite, mais son travail était alors troublé par des hallucinations auditives. Il entendait d'interminables mélopées dans des langues étranges. Lorsqu'il sortait de son hallucination, il se rendait compte que ces idiomes étaient tantôt du latin de cuisine, tantôt des bribes de langues exotiques qu'il avait rencontrées naguère dans des traités de linguistique comparative. Comme sa femme supportait mal cette agitation nocturne, il avait fini par prendre des somnifères, ce qui nuisait à sa recherche.

(à suivre)

(Annonce)



Sculptures et reliefs
par Henry Meyer
en avril et mai
à la galerie L'Entracte
Rue du Lion d'Or à Lausanne